

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon CHEVRE

Lettre de chez nous /
Pierre Des Huttes

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p. 302-306

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Lettre de chez nous

Oh ! qu'il fait bon dans notre village !
Turlutu, tu, tu, chapeau pointu !
(*Chanson de chez nous*).

Il faut que je vous dise tout de suite où c'est chez nous. Voici : vous prenez un bout le chemin de fer et un bout la poste et vous arrivez droit aux Huttes. Une petite vieille sera là, tout près, assise sur un banc de pierre, devant la porte d'une maison basse à trois fenêtres. C'est la femme de Tony, l'ancien marguillier de la paroisse, bon marguillier s'il en fut, brave et dévoué, regretté des vieux et des jeunes

et de monsieur le Curé. Vous la reconnaîtrez facilement à sa cornette de velours bleu usé et à son bâton de noisetier noueux, et peut-être qu'un chat long et maigre sera étendu près d'elle au soleil sur le même banc. Il est effrayant ce chat ; mais flattez-le quand même et passez vos mains délicates sur son dos nu et osseux, et dites bravement : « Dame ! voilà un superbe animal, un amour de petit chat ! » Et alors, alors la vieille est à vous ! Demandez-lui où reste Pierre, et elle vous conduira chez moi, gratis.

Elle sera si heureuse de faire un brin de causette avec l'ami de son chat. Et puis en été, les villages sont vides, tout le monde est aux champs et l'on ne peut guère parler aux travailleurs empressés qui na font que passer devant sa maison. Et ces diables de femmes, il faut que ça parle ! Elle vous parlera tout le long du chemin et il faut qu'elle apprenne de vous tout un monde de nouvelles qu'elle ignore : qui vous êtes, d'où vous venez, ce que vous faites là bas ou là haut, ce que vous venez faire chez Pierre, pourquoi vous venez aujourd'hui, et non demain ou dimanche, etc. etc. Et en passant devant l'église du village, elle vous montrera parmi les hautes herbes du cimetière un bout de croix noir, où dort en paix « son homme », qui fut quarante ans marguiller de la paroisse et toute sa vie l'ami de monsieur le Curé. Elle vous parlera sûrement de ce bon pauvre curé qui est aussi vieux, mais pas aussi vieux qu'elle. Il mourra quand même bien avant elle parce qu'il a beaucoup souffert depuis que Tony est mort ; bien des choses sont négligées autour des autels, et le nouveau sacristain, qui est encore jeune, outre qu'il ne connaît pas encore toutes les parties de son métier, commet maintes irrévérences très scandaleuses et au su de monsieur le Curé. Ainsi, l'autre jour, ne se laissa-t-il pas saisir par un adroit enfant de chœur, au moment où il dégustait à petits coups le vin de messe ! Marguerite — elle s'appelle Marguerite — vous dira toutes ces choses avec sa petite voix de grelot fendu et

d'un ton qui vous fera vivement regretter son bon homme Tony.

Elle vous parlera aussi de moi, et vous dira de moi tout ce que je pourrais vous en dire moi-même et peut-être plus. Ces vieilles, ça connaît le prochain comme le fond de leurs poches. Elle vous dira comment, aux longues veillées d'hiver, quand la neige tombe dehors et que la bise siffle à travers les arbres de la forêt, elle venait au coin du feu chez nous, s'asseoir à côté de ma grand mère et parler avec elle des choses du vieux temps. Et moi, assis derrière elles sur un fagot j'écoutais jusque bien tard dans la veillée ces vieilles choses pour les redire aux autres quand je serais grand.

Enfin vous verrez un verger tout rempli de pommiers et de poiriers, et au fond un vieux noyer qui a un trou dans le tronc ; sous ces arbres deux gros lapins noirs et blancs se disputeront une large feuille de chou, et quatre ou cinq poules seront fort occupées à mettre à nu les racines du noyer et ne vous verront pas passer. Alors dites-vous bien : Nous approchons de la maison de Pierre ; voici son verger, ses lapins et ses poules.

On voit, cachés dans les feuilles du noyer, un mur grisâtre et des volets verts. C'est ma maison, c'est là que je vis heureux et content avec mes lapins, mes poules, et pour voisin un hibou sinistre qui habite le tronc du noyer. Quelquefois le soir, quand les ténèbres de la nuit sont descendues sur la terre et que tout dort dans le village, je vais chez mon voisin et nous causons ensemble un peu philosophie. La race des hiboux, c'est la race des penseurs, Alph. Daudet l'a dit avant moi et Victor Hugo aussi.

C'est là, sous les arbres de mon verger, autour de ma maison, que l'air est embaumé et que les merles chantent bien ! Dès que l'aurore pointe à l'horizon, ces diables de merles ne vous laissent plus dormir. Ils crient, ils jasant, ils tapagent sur les branches devant ma fenêtre, ils se

moquent de vous et c'est fini : il faut que je me lève avant que je n'aie plus sommeil. Alors, tout doucement, pour ne pas effrayer ces timides créatures du bon Dieu, j'entr'ouvre ma petite fenêtre, je regarde et j'écoute. Rien n'est délicieux comme ces heures de chez nous passées dans les premiers rayons du soleil et l'humide rosée des nuits d'été. Ah! mon Dieu, quand je songe à la ville, à la maison de mon oncle dans cette rue étroite, pleine, la nuit, de la lueur sinistre d'un réverbère enfumé, et de voleurs cachés dans tous les coins, et de bon matin envahie par les chiens, les charettes et les sifflets des laitiers! quand je songe à cette chambrette humide et sans lumière, et à cet effrayant tailleur d'en face qui vous regardait nuit et jour avec ses yeux de chouette !

Et dire que tous les matins le gardeur de chèvres de chez nous voit le soleil perché sur la montagne, et foule avec ses sabots de bois les campanules bleues baignées de rosée ! Car, quand je suis le matin à ma fenêtre pour écouter chanter mes merles, tous les jours à la même heure je vois passer le long de mon verger, Dominique avec ses chèvres. Il les conduit sur un coteau voisin tout rempli de genièvres et de marjolaines. Une fois, l'une d'elles s'avisa de passer la tête par dessus la haie pour voir un peu ce qu'il y a dans le verger de Pierre. Ce sont les lapins qui couraient se cacher dans leurs trous !

Nanette avec son troupeau de moutons est aussi matinale. Et puis ce sont les fils du maire, et d'autres gens encore qui passent pour se rendre aux champs. Charles, le garçon du moulin dont on entend plus bas le tic tac, revient déjà avec sa mule chargée d'un gros sac de blé. A propos de Charles, je vous dirai un jour comment la fille de monsieur le maire de chez nous qui l'aimait, a cessé de l'aimer pour épouser un autre garçon du village : c'est Marguerite qui m'a raconté la chose.

J'espère en effet vous intéresser, par quelques lettres,

aux braves gens de chez nous. Ce sont de braves gens : monsieur le curé le dit souvent en chaire, et l'on aurait bien tort de les juger sur l'apparence. Ils sont heureux : il n'y a rien de plus rare aujourd'hui sur la terre, où chacun se croit condamné à pleurer sur les fautes des autres et à redresser le prochain. Nous rirons avec eux, et en attendant que le désir nous vienne d'aller nous-mêmes chez le prochain nous faire rompre les os, laissons les guerriers politiques courir dans les congrès se battre à grands coups d'échalas.

Pierre des HUTTES